

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

ANGLETERRE.

Londres, 10 juillet, minuit 10 m. La Chambre des Communes a terminé en comité la discussion du bill de réforme. Les deux côtés ont fait entendre des applaudissements. Il ne reste plus qu'à procéder à la troisième lecture qui aura lieu prochainement.

Londres, 10 juillet, 4 h. du mat. Chambre des Lords. — Lord Derby répondant à une interpellation de lord Redcliffe, exprime les sentiments d'horreur et d'indignation que lui fait éprouver l'assassinat de l'empereur Maximilien.

AUTRICHE.

Vienne, 10 juillet.

Chambre des députés. — M. Mühlfeld développe sa proposition relative à la loi sur les cultes. Il insiste sur ce point que depuis le jour où cette proposition a été présentée, le vœu de la suppression du concordat n'a fait que s'affirmer davantage au sein de la population. Il dit que la liberté et l'égalité de droit sont encore plus nécessaires sur le terrain religieux que sur le terrain politique. Il affirme que la situation intérieure de l'Autriche et ses rapports extérieurs et notamment son influence en Allemagne se seraient présentés sous un aspect tout différent si elle avait joui d'une plus grande tolérance religieuse. L'orateur blâme la non-admission des israélites hongrois dans les listes des jurés. Il met la Chambre des députés de Hongrie en demeure de donner l'exemple, et engage le gouvernement à changer sa direction politique. Il conclut en déclarant que le temps presse. La Chambre décide que le projet de loi relatif aux cultes sera renvoyé à un comité de quinze membres.

Vienne, 10 juillet.

La Chambre des députés a adopté, en troisième lecture la loi sur la responsabilité ministérielle avec quelques modifications insignifiantes dans la rédaction de la commission.

ITALIE.

Florence, 9 juillet, soir.

Chambre des députés. — MM. Ferrarini et Nicotera demandent la communication des documents relatifs aux dernières négociations avec Rome.

M. Ratazzi déclare qu'il se propose de les communiquer après les avoir examinés.

TURQUIE.

Constantinople, 9 juillet.

(Officiel). — Omer-Pacha après avoir occupé heureusement les troupes turques près de Castel-Franco, a complètement battu les insurgés retranchés près de Sphakia. Il a pris d'assaut et occupé les hauteurs de Sphakia. Tous les insurgés réfugiés dans les retranchements des montagnes sont zernés. La plupart des districts font acte de soumission en livrant de grandes quantités d'armes.

Constantinople, 9 juillet.

(Officiel). Voici le résumé des dépêches envoyées de Sphakia par Omer-Pacha, à la date des 24 juin et 6 juillet :

Presque tous les districts sont soumis et rendent leurs armes.

Le 5 juillet, les troupes impériales ont débarqué à Castel-Franco. Le 6, elles ont battu les insurgés, occupé plusieurs villages, et forcé les rebelles à fuir. Les troupes impériales lancées à leur poursuite ont occupé les plus hautes montagnes de Sphakia. Les insurgés se sont partout dispersés, et une partie s'est retirée dans les grottes où ils sont bloqués.

Dans la nuit du 5 au 6, les troupes impériales devaient tirer du haut de ces montagnes des fusées pour y signaler leur présence et leur succès.

Le désarmement de presque tous les districts s'effectue sous les meilleures auspices et avec beaucoup de succès.

Plus de cinq mille carabines rayées sont déjà remises aux autorités.

Omer, l'officier qui est arrivé avec ces rapports, annonce que le lendemain de son départ, la jonction des deux autres corps, entrés dans Sphakia du côté de la terre, devait avoir lieu.

D'après les dépêches d'Athènes. Omer-Pacha se serait emparé de Sphakia. Corcos et Cimbrakaki seraient bloqués et on croyait qu'ils ne parviendraient pas à s'échapper.

ÉTATS-PONTIFICAUX.

Marseille, 10 juillet.

Les lettres de Rome sont du 7. Les étrangers hâtaient leur départ à cause des fortes chaleurs et de quelques décès cholériques. Le maximum des décès par jour n'a pas dépassé quinze. Les fêtes se sont terminées par l'office pontifical à St-Jean de Latran, comme église-mère. Le Pape a été profondément affecté par la mort de l'empereur Maximilien.

Une longue perquisition domiciliaire avait eu lieu chez le Père Cornelli, demeurant au palais du Quirinal, que l'on accusait de complicité dans les publications du cardinal d'Andrea. On avait saisi ses papiers et on l'avait incarcéré au fort Saint-Ange.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du Journal de Roubaix

Paris, 9 juillet.

Les Corps législatif a voté hier par 235 voix contre 12 le projet de loi relatif aux crédits extraordinaires demandés pour l'exercice 1867. M. Havin et Guéroult n'ont pas pris part au vote, non plus que M. E. Ollivier dont l'attitude est assez difficile à définir. Par contre, M. Thiers a voté avec la majorité ainsi que M. Darimon dont on ne parle plus guère et qui ne parle pas davantage.

Aujourd'hui commence la discussion générale sur le budget de 1868. M. Thiers était inscrit le premier : il a dû prononcer le discours qu'il avait ajourné à cause de la mort de Maximilien. Avant l'ouverture de la séance, toutes les tribunes étaient comblées. On a remarqué, me dit-on, la présence du prince Napoléon, du duc d'Aoste, du général Changarnier et de plusieurs Altesse étrangères.

Nous trouvons au *Moniteur* de longs détails sur la revue d'hier. La foule parisienne habituée aux grandes cérémonies militaires du Champ de Mars ou de l'Hippodrome de Longchamp, était quelque peu désappointée, car elle ne pouvait saisir l'ensemble du spectacle. C'était vraiment dommage, car pour ceux qui faisaient partie de l'état-major impérial, le coup-d'œil devait être féérique. Les troupes se trouvaient disposées le long des Champs Elysées jusqu'à la place de l'Arc-de-Triomphe et dans les magnifiques avenues qui rayonnent autour de la place. Mais si la foule ne pouvait admirer l'ensemble, elle a pu contempler facilement et de près l'éblouissant étai-major qui accompagnait les souverains. Le nombre des étrangers était considérable ; il l'eût été plus encore si la fête militaire eût été annoncée deux jours plus tôt.

Le Sultan doit toujours partir après-demain pour Londres : c'est à Cherbourg qu'il s'embarquera. Voici un petit fait curieux, s'il est vrai, qui le concerne :

« Son premier aumônier (sans doute par son ordre) est allé en grande cérémonie faire une visite à Mgr Darbois, archevêque de Paris et à Mgr Chigi, nonce du Pape. » J'ai cité textuellement. Il est regrettable, si la double entrevue a eu lieu, que nous ne puissions connaître les paroles échangées entre les interlocuteurs.

Les nouvelles d'Espagne et d'Italie se ressemblent. De Madrid on apprend que des insurgés ont été fusillés, ce qui prouve au moins qu'il y a eu quelque tentative d'insurrection. D'Italie, on recueille des bruits relatifs à une nouvelle tentative garibaldienne contre les États Pontificaux.

Des renseignements venant de la Vera-Cruz, il résulte que c'est bien le 19 juin que Maximilien a été fusillé ; mais on n'a encore aucun détail authentique sur l'exécution, non plus que sur la prise du Mexique par les Juaristes, et les cruelles représailles exercées dans la capitale. Il paraît certain que M. Dano avec le personnel de la légation a été épargné par les vainqueurs.

Le Conseil supérieur de la Légation d'honneur a prononcé hier la dégradation de Lopez.

On assure que la reine de Prusse doit venir dans quelques jours à Paris, visiter l'Exposition et la cour des Tuileries.

M. Germain Casse qui était resté seul en prison de ceux qui avaient été arrêtés pour avoir crié Vive la Pologne, a été mis en liberté hier. On assure que cette détention donnera lieu à un débat au Corps législatif et que l'opposition s'en servira comme d'une preuve de violation impunie de la liberté individuelle. M. Casse est cité pour vendredi devant le tribunal correctionnel sous la prévention de résistance aux agents de l'autorité.

Les obsèques de M. Ponsard ont été célébrées avec solennité aujourd'hui. Le Théâtre Français et l'Opéra ferment leurs portes ce soir.

Le *Figaro* annonce ce soir que M. de la Valette défendra lui-même devant la Chambre le budget du ministère de l'intérieur. Il ne faut pas toujours se fier aux informations du *Figaro* : quand vous le verrez annoncer une nouvelle à sensation, prenez garde à la mystification. Le fameux récit de l'exécution de Maximilien a trompé bien des gens à Paris et en province qui ne s'étaient pas donné la peine de tout lire.

Enfin ce vilain monsieur au lorgnon dont on voit depuis plusieurs jours le visage sur tous les murs de Paris, a débuté hier au Théâtre-Italien. Les Anglais, qui étaient nombreux dans la salle, ont beaucoup ri ; les Français ne riaient pas et ne s'amusaient pas plus. Ce qui prouve que, en fait de spectacles, nos voisins sont bien plus naïfs et plus enfants que nous. Quant à M. Sothern, il s'estimera heureux s'il n'éprouve pas un sort analogue à celui de Davenport. L'avis du public se résume en ces mots : « C'est bête, mais ce n'est pas amusant. »

Ch. CAHOT.

Paris, 10 juillet.

« Tenez-vous pour le roi ou pour les princes ? » Telle était la question qui, au temps de la Fronde, servait de début à toute conversation, à toute discussion. Et, selon que chaque interlocuteur tenait pour l'un ou pour les autres, il jugeait les hommes et les choses. La Fronde n'est jamais morte chez nous et n'a fait que subir des transformations. Les princes ne sont plus en lutte contre le pouvoir ; on s'en voit quelquefois un prince manifester des opinions personnelles opposées à celles du souverain, il n'a pas derrière lui un parti pour l'appuyer ; il se tient quelque temps à l'écart, puis il finit par se rallier un peu plus tôt un peu plus tard. La Fronde aujourd'hui a nom opposition, ou si vous aimez mieux l'opinion libérale. Eh bien, avant de commencer une discussion sur les faits du jour, c'est-à-dire sur la bataille parlementaire, il est sage d'adresser à son interlocuteur cette question : tenez-vous pour le pouvoir ou pour l'opposition ?

Je crois que, en face de cette question, toute tergiversation est impossible ; on ne peut rester neutre. Le débat entre les orateurs officiels et les orateurs de l'opposition prend un caractère si tranché que neutralité devient synonyme de nullité. Nous ne sommes pas nos descendants ; eux nous jugeront ; nous, nous sommes acteurs dans le drame actuel et nous ne pouvons rester entre les deux camps sans risquer de subir un double feu ni nous tenir à l'écart pour nous exposer au mépris de tous. Vous pouvez juger des con-

proches engagées sur la discussion des affaires mexicaines ouverte hier et qui se continue aujourd'hui. Les journaux reproduisent avec une fidélité relative les discours, mais ce n'est que dans le *Moniteur* qu'on retrouve la véritable version ; aussi le journal officiel doit-il faire ces jours-là un tirage plus considérable. On doit regretter qu'il soit mis en vente assez tard dans la matinée. Mais outre le complet rendu analytique, nos journaux publient des appréciations en général passionnées ; et le *Constitutionnel* ne met pas moins d'ardeur à attaquer M. Jules Favre que telle feuille de l'opposition à admirer son éloquence. La majorité n'a eu qu'un orateur à opposer hier à MM. Thiers et Jules Favre, c'est M. Granier de Cassagnac ; mais son discours s'appuyait plutôt sur des raisons de sentiment que sur des raisons de fait. L'opposition avait beau jeu sur cette question : il est bien certain qu'elle perdra la partie devant la majorité du Corps législatif ; mais avant de juger la gravité des imputations dirigées contre le Gouvernement, nous devons attendre les explications de M. Rouher. Jamais plus belle occasion ne se présente pour le ministre d'Etat de développer toutes les ressources de son éloquence. On dit que M. Pelletan a pris aussi la parole. On a beaucoup remarqué l'interruption qu'il a lancée hier à la Chambre : « Nous mettons un Français au-dessus d'un archiduc autrichien. »

Vous savez qu'on a parlé de papiers secrets de Maximilien qui auraient été envoyés par lui en Europe. Je ne puis vous dire si ces papiers secrets existent réellement ; mais on peut affirmer en tous cas qu'ils ne seront pas publiés. Evidemment la famille impériale d'Autriche pourrait seule les livrer à la publicité, car ce triste héritage est sa propriété ; mais elle a tout intérêt à ne pas le faire. Une impérieuse nécessité rapproche en ce moment l'Autriche de la France ; on peut supposer que les pièces en question datent du temps où l'accord était loin de régner entre les deux cours d'Europe et l'empereur Maximilien ; la famille de Habsbourg évitera donc des révélations que ne pourraient qu'être pénibles pour elle-même et pour les cours de France et de Belgique.

On assure que le voyage de l'empereur François-Joseph à Paris sera ajourné à la dernière quinzaine d'août.

C'est à Boulogne et non à Cherbourg que le Sultan doit s'embarquer pour se rendre en Angleterre. Ce soir, il y a aux Tuileries grand dîner en son honneur.

La reine de Prusse est arrivée cette nuit à Paris. L'Empereur est allé lui faire visite à l'hôtel de l'ambassade.

On assure que l'intention du Saint-Père en convoquant un concile, est de faire proclamer par lui le dogme de l'Immaculée Conception. Vous savez que le don d'infailibilité appartient à l'Eglise seule réunie en concile. Pie IX voudrait que tout dissentiment disparût dans le monde catholique au sujet de ce dogme nouveau ignoré des anciennes assemblées.

On a maintenant des renseignements authentiques sur le sort des soldats français, belges et autrichiens restés au Mexique : ils ont été dirigés vers un port des États-Unis.

Une nouvelle intéressante nous arrive d'Allemagne : La Prusse qui se montre impitoyable à l'égard des Danois vient de faire une grosse concession aux autres provinces annexées ; elle maintient provisoirement les établissements de jeu. M. de Bismark a réfléchi que la roulette est d'un bon rapport pour l'Etat et que sans elle les villes d'eaux allemandes seraient désertes.

Lambert Thiboust est mort cette nuit.

On dit que M. Lacaze, surnommé par *Figaro*, le *Hempart de Luxembourg*, ne persiste pas dans ses projets sanguinaires. Ce n'est pas fâcheux ; le bon sens public a

déjà retourné contre lui le trait dont il avait voulu frapper, M. Sainte-Beuve : « ce n'est pas pour cela qu'on vous a envoyé au Sénat. »

C'est le parti de la rigueur qui l'a emporté : le *Moniteur* annonce ce matin que l'Ecole normale est licenciée. Cette mesure a produit une fâcheuse impression, et les adversaires de l'Université s'en réjouissent ; on dit la situation de M. Duruy très-compromise. Le gouvernement n'a pas voulu que le principe d'autorité subit une atteinte. Il n'en est pas moins regrettable de voir ainsi brisé l'avenir de jeunes gens qui étaient l'espoir du pays. N'oubliez pas non plus que parmi nos écrivains de l'opposition, les plus redoutables sont d'anciens professeurs qui n'ont pas voulu prêter serment.

Dès ce matin à neuf heures la queue commença à se former devant l'Hotel Rothschild où se fait le paiement du coupon Italien.

Ch. CAHOT.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE.

Des personnes qui se disent bien informées, affirment, nous ne savons dans quel but, que la démission de M. Ernoul-Bayart n'a pas été acceptée.

La résolution prise par M. Ernoul-Bayart est irrévocable ; elle a été motivée par d'impérieuses raisons de santé.

M. Ernoul-Bayart emporte dans sa retraite volontaire de nombreux titres à la reconnaissance de ses concitoyens ; il a fait preuve pendant sa longue carrière administrative de beaucoup de zèle et de sollicitude pour les intérêts et l'avenir de notre ville. Tout le monde rend hommage au dévouement de M. Ernoul-Bayart et au concours précieux que lui ont prêté ses dignes collaborateurs.

CONSEIL MUNICIPAL DE ROUBAIX.

Séance extraordinaire du 9 juillet 1867.

Absents. — MM. Toulemond-Nollet, Sioen-Pin (en voyage), Tiers-Bonte fils, Ferret-Dutoit, L. Eckmann, Létocart, Denis Saubier.

M. Pierre Parent est nommé secrétaire pour la séance.

1. Le Conseil adopte une rectification relative au plan parcellaire du boulevard de Ceinture

2. Adoption d'une autre rectification au plan de la promenade.

3. Acceptation des offres à faire aux propriétaires à exproprier et aux tiers intéressés pour :

1° L'agrandissement de la Place ;

2° L'établissement d'une promenade publique ;

3° L'élargissement de la rue du Bois et de la place du Trichon ;

4° Le prolongement de la rue de la Longue-Vole ;

5° L'ouverture d'une rue au sud de l'Abattoir ;

6° La création d'un boulevard de Ceinture ;

7° L'ouverture d'une rue allant du pont St-Vincent-de Paul au boulevard de Ceinture.

Nous avons encore à signaler aujourd'hui un commencement de désordre qui s'est produit dans un de nos tissages mécaniques à propos du travail sur deux métiers.

Dans la journée de mardi, M. Ph. Scamps, fabricant, prévint ses ouvriers que les prix de façon n'étant plus rémunérateurs, il se voyait forcé de leur proposer ou le travail sur deux métiers ou une diminution de salaires.

« Quelles nouvelles cette nuit ? dit-il. — J'ai beaucoup de nouveau à vous apprendre ; mais pourquoi êtes-vous resté si longtemps au fort ?

— Je ne saurais vous le dire.

— Alors hâtez-vous de faire une reconnaissance dans le bois ; il y a beaucoup à apprendre pour vous.

— Oserai-je vous demander ce qu'il y a ?

— Je ne connais pas l'affaire à fond : s'il est que je puis vous dire, c'est que les Shawnies et les Wyandots se mettent sur le pied de guerre.

— Et ils ont intention de venir par ici ?

— Peut-être.

— Et où se préparent-ils ?

— A Piqua.

— Eh bien ! j'irai leur rendre une petite visite. Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

— Non ; maintenant, adieu. »

Dingle ouvrit la porte, laissa passer son hôte sans mystérieuse ; puis, l'ayant de nouveau barricadé, il remonta dans le fort. Aussitôt qu'il fut arrivé sur la plate-forme, Jenkins l'interrogea.

« Avec qui causais-tu donc, dit-il.

— Oh ! c'est une jeune fille qui vient me voir de temps à autre.

— Une Indienne ?

— A moitié ; une fameuse femme, va !

— Feste ! un beau brin de fille. Pour-

quoi diable s'est-elle furré dans la tête de tirer cette flèche sur moi ?

— Parbleu ! pour le tuer.

— Me tuer, moi !... Pourquoi voulait-elle me tuer ?... Je ne lui ai jamais fait de mal, moi !

— Elle s'était imaginé que tu n'étais venu ici que pour te montrer et me supplanter ; ça l'avait rendue furieuse.

— Tu lui as dit ça ?

— Oui ; et je ne puis te dire ce qu'elle m'a répondu. Maintenant, je vais me coucher ; mais vrai, ne siffle pas trop fort, ne maltraite pas tant tes cors, et surtout ne t'avise pas de remarquer combien ce pauvre diable de Dick Dingle est vulgaire, car il pourrait fort bien sortir pour te faire laire. »

En disant ces mots, le chasseur ouvrit la porte et rentra dans le fort, laissant Jenkins complètement stupéfait de ce qu'il venait de lui dire.

« Par Saint-Georges ! comment diable a-t-il pu savoir ce que je disais. Je parie que cette infernale Indienne est retournée à son affût et qu'elle attend le moment favorable pour m'ajuster. Si elle en tente de nouveau la chance, je la tuerai ; aussi sûr que j'existe, elle regrettera d'avoir rencontré Peter Jenkins. »

Mais aucun attentat ne fut dirigé contre la vie de la sentinelle, et, quand le jour

parut, la forêt et la rivière avaient leur aspect ordinaire.

Dès le matin, Dingle communiqua au commandant du poste le message de l'Ange, et s'offrit pour visiter le village de Piqua, et pour reconnaître les mouvements de l'ennemi.

« Si elle dit qu'un malheur se prépare quelque part, vous pouvez être sûr qu'elle dit vrai. »

— Oui, Dingle. En ce cas, mets-toi en route ; prends qui tu voudras pour t'accompagner, épie le mieux que tu pourras, et reviens le plus tôt possible. »

La visite de cet être étrange avait eu lieu la deuxième nuit après l'entrevue d'Abbot et de Peterson, de sorte que ce dernier n'était pas encore parti à la recherche du renégat Mac Gable. S'étant consulté avec Dingle, les deux amis avaient reconnu qu'il n'y avait rien de pressant dans cette affaire, et qu'ils en remettraient l'exécution à leur retour de Piqua. La sécurité de la colonie devait primer toute autre considération. D'ailleurs, il était probable que le renégat était dans le village, et il était probable aussi qu'ils pourraient accomplir les deux objets dans le même voyage. Après une longue conférence, à la surprise de tous, la conclusion fut que Peterson visiterait le village des Shawnies, dans la vallée de la Crique de la Pointe, tandis que Dingle, avec le

redoutable Jenkins irait reconnaître Piqua. Certes, ce plan ne manquait pas de sagacité ; mais on trouvait singulier la résolution des deux amis de se séparer, car on savait qu'ils avaient toujours marché de concert quand ils étaient au service.

Les Shawnies étaient les plus implacables ennemis des blancs : c'est avec eux qu'ils avaient eu lieu presque toutes les longues et sanglantes guerres des frontières. C'était une peuplade remuante, vindicative, sanguinaire, ne respirant que l'ivresse du combat. Leur nom seul était un signal de terreur et l'objet de l'exécration des colonies dans les pays du bas Kentucky, ou sur les riches rivages de l'Ohio.

Lorsque le continent américain fut découvert, les Shawnies occupaient la partie méridionale de la Georgie et de la Floride. Ils s'étaient rendus si redoutables aux autres Indiens par les meurtres et les brigandages qu'ils avaient exercés autour d'eux, qu'une formidable coalition se forma parmi les plus puissantes tribus : les Choctaws, les Cherokees et les Creeks, pour leur déclarer une guerre d'extermination. C'est alors qu'ils furent refoulés vers le nord, où ils s'établirent sur l'Ohio et ses dépendances. Ils furent reçus amicalement par les Wyandots, et formèrent une grande et puissante nation, qui conserva leurs traits caractéristiques primi-

tifs. Dès le commencement de la guerre des Français, en 1785, jusqu'aux combats définitifs entre Tecumseh et les blancs, près de soixante ans après, ils étaient continuellement engagés dans des escarmouches meurtrières, interrompues seulement pendant une douzaine d'années de tranquillité à la suite du traité de Wayne.

Comme toutes les grandes nations indiennes, les Shawnies étaient divisés en tribus, lesquelles se subdivisaient en familles. A présent, on ne connaît plus que les noms de quatre tribus : les Piquas, les Kiskapocokes, les Chillicothes et les Mécachahes. Piqua, dans le langage indien veut dire un homme qui remplit des cendres. Il y a une tradition parmi ce peuple qui explique cette origine.

Ils avaient un grand village au-dessus de la Crique de Massie, un peu plus vers le nord et un autre nommé Piqua, sur les bords de la rivière Mad, à quelques milles plus bas que Springfield. Leur principal quartier général se trouvait dans la vallée de la Crique de la Pointe et sur la Sciota.

Quant à nos coureurs des bois, leurs préparatifs qui étaient fort simples étant faits en quelques heures ils partirent pour leur dangereux voyage.

(La suite au prochain numéro.)
EDWARD S. ELLIS.